

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



GROJEAN ET GRÉGOIRE

directeurs de la revue "Le Flambeau"

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

Maison F. VAN ROMPAYE FILS (SOCIÉTÉ ANONYME)

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

CREDIT ANVERSOIS

Société anonyme fondée en 1898. — Capital : 60 millions de francs

Sièges } ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital (Siège social)
} BRUXELLES : 30, avenue des Arts

LISTE DES AGENCES. — AERSCHOT, ARLON, ASSCHE, ATH, AUBEL, AYWAILLE, BINCHE, BOOM, BLANKENBERGHE, BRAINE-L'ALLEUD, BRAINE-LE-COMTE, BRUGES, BRUXELLES, CHARLEROI, CINEY, COURTRAI, COURT-ST-ETIENNE, DOLHAIN, ECAUSSINE, EUPEN, FLEURUS, FLOBECQ, FONTAINE-L'ÉVÊQUE, FRASNES-LEZ-BUISSENAI, GAND, GEMBOUX, GENAPPE, GHEEL, GHISSELLES, GOSSÉLIES, GOUVY, HAECHT, HASSELT, HENRI-CHAPELLE, HÉRENTHALS, HERVE, HOEYLAERT, HOUF-FALIZE, HUY, JODOIGNE, LALOUVIERE, LESSINES, LIÈGE, LONDERZEEL, LOUVAIN, MALINES, MALMÉDY, MARCHE, MARCHIENNE-AU-PONT, MOLL, MONS, NAMUR, NES-SONVAUX, NIVELLES, OSTENDE, PERWEZ (Brabant), RENAIX, REBECQ, ST-NICOLAS, SOIGNIES, ST-TROND, SPA, STAVELOT, THUIN, TIRLEMONT, TOURNAI, TUBIZE, TURNHOUT, VERVIERS, VIELSALM, VILVORDE, WAVRE, COLOGNE — ROTTERDAM — LUXEMBOURG

Location de coffres-forts à partir de 12 francs par an

Garde de titres et objets précieux

Les dépôts peuvent être faits, moyennant un minime droit de garde, soit sous forme de Dépôts à découvert, soit sous forme de Dépôts cachetés. La constitution du dépôt est constatée par un reçu nominatif délivré par la banque. Ce reçu est personnel — non transmissible — et n'a de valeur qu'entre les mains du déposant. La perte, la destruction ou le vol de ce reçu ne prive, par conséquent, pas le déposant moyennant l'accomplissement de certaines formalités, de la libre disposition de son dépôt.

Le Crédit Anversois ouvre des comptes de chèques productifs d'intérêts. — Les déposants peuvent disposer de leur avoir à tout moment.

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

— — — BRUXELLES — — —

◆◆◆

GRANDE SALLE ET SALONS POUR FÊTES ET BANQUETS

◆◆◆

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

— — — BRUXELLES — — —

CAFÉ-RESTAURANT de premier ordre

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

35 - 39 - 41 - 43 - 45 - 47, RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS * BOWLING * SKATING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

ADMINISTRATION :
4, rue de Berlaimont, 4
BRUXELLES

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois
et se prennent pour un an.

ABONNEMENTS :
Belgique fr. 25.00
Etranger 30.00

GRÉGOIRE et GROJEAN

La gloire, ou du moins le succès, les a gémés, si l'on peut ainsi dire. Il fut un temps où Henri Grégoire, ancien élève de l'école d'Athènes, ancien enquêteur au Congo, professeur à l'université, apparaissait comme une personnalité singulièrement indépendante; de même Oscar Grojean, savant ès philologie romane, conservateur à la Bibliothèque royale; mais, depuis qu'à eux deux ils ont réalisé ce paradoxe de créer en Belgique une grande revue de culture générale: Le Flambeau, on ne peut séparer leurs noms.

Grégoire et Grojean, Grojean et Grégoire. C'est Le Flambeau, c'est-à-dire la seule revue de chez nous qui ne soit ni l'expression d'un parti, ni l'expression d'une coterie, ni la sympathique petite revue où des « jeunes », souvent à barbe grise, perpétuent les balbutiements du premier âge. Nous ne voudrions pas dire de mal de La Revue générale qui s'est rajeunie et vivifiée. Mais elle est une revue catholique et ne peut être qu'une revue catholique. Le Flambeau n'est ni catholique, ni libéral, ni socialiste; c'est vraiment, comme le dit son sous-titre: « la revue belge des questions politiques et littéraires ».

Bien qu'il compte beaucoup d'amitiés au sein du gouvernement — plusieurs ministres y ont collaboré —, Le Flambeau a su conserver son franc-parler et, le jour qu'on célébra l'anniversaire de sa fondation en un banquet, qui fut un événement politique, Henri Grégoire, parlant au nom de la communauté, montra, en un toast infiniment spirituel, comment un homme de lettres sait revendiquer son indépendance, même quand il s'agit d'aussi graves questions que l'orientation diplomatique du pays.

Le Flambeau, c'est la revue de la Belgique nouvelle, qui veut savoir où elle va, qui se sent majeure et parfaitement capable de jouer un rôle dans la société internationale: à ce titre, ceux qui la dirigent et qui l'ont fondée ont, de droit, une place dans notre galerie.

Créer, en Belgique, une revue qui fût une vraie revue, une revue où on saurait, profitant de la situation de la Belgique, au carrefour des trois grandes cultures, juger les choses du point de vue européen, une revue qui mettrait, enfin, l'élite de nos écrivains et de nos savants en communication avec le vaste monde: depuis quelque vingt ans, beaucoup de nos publicistes avaient rêvé cela: il a fallu la guerre pour réaliser ce rêve.

Le Flambeau, en effet, fut d'abord une œuvre de guerre, une œuvre destinée à demeurer éphémère... comme la guerre. Fixons ce point d'histoire littéraire.

C'était dans le courant de l'année 1917, l'année la plus dure, l'année où les cœurs les plus fermes commençaient à flancher. Pour maintenir le moral chancelant, on avait les beaux élans de foi « quand même » de quelques optimistes irréductibles et le bourrage de crâne patriotique de La Libre Belgique. C'était quelque chose, c'était beaucoup, et Dieu nous garde de méconnaître jamais le rôle magnifique que joua alors le courageux journal clandestin! Mais, pour un peuple où l'on a toujours l'esprit critique, c'était insuffisant.

La Libre Belgique en main, le pessimiste avait assez beau jeu à démontrer que, de croire à la victoire, nous n'avions d'autre raison que... la foi du charbonnier. Or, dès ce moment, il y avait d'autres raisons: on les trouvait dans la presse hollandaise et surtout dans la grande presse allemande. Seulement, il fallait savoir les lire avec le sens critique et l'information que possèdent seuls ceux qui s'intéressent depuis un certain temps à la politique étrangère.

Trois amis qui se rencontraient souvent, comme on se rencontrait en ces temps héroïques, pour échanger des idées et se donner du courage, étaient dans ce cas.

C'étaient deux Belges, Henri Grégoire et Oscar Grojean, et un Polonais, Anatole Mühlstein. Ce dernier, ayant depuis quitté Le Flambeau pour bifur-

quer vers la diplomatie, ne trouvera pas place dans ce triptyque devenu un diptyque: nous avons trop le respect des diplomates que pour les associer à de simples gens de lettres — mais il s'agit, comme nous l'avons dit, de fixer un point d'histoire.

Qui, des trois, eut le premier l'idée de créer une revue clandestine de politique étrangère? Grégoire dit que c'est Mühlstein, qui dit que c'est Grojean, qui dit que c'est Grégoire, qui dit... Peu importe. Il est probable que l'idée naquit spontanément de la conjonction de ces trois intelligences. Il s'agissait de réaliser l'idée. Pour cela, il fallait de l'argent. Nos trois anabaptistes se rencontraient alors dans une maison qui fut un des principaux quartiers généraux de la résistance: chez M. Paul Errera. Pour toutes les œuvres de secours, pour toutes les œuvres patriotiques, on avait l'habitude de taper soit Monsieur, soit Madame. On eut une fois de plus recours à eux, et Le Flambeau eut son premier fonds. Il ne s'agissait plus que de trouver un imprimeur capable de risquer la prison et la déportation pour une œuvre patriotique. Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, ou emprisonner pour la bonne cause. On s'adressa à M. Henri Dumont qui imprimait déjà L'Âme Belge, La Revue de la Presse Française et, intérimairement, La Libre Belgique. Pratiquant le sport du prohibé — ce qui finit par lui valoir un petit séjour à la prison de Louvain, d'où il ne fut tiré que par l'armistice — M. Henri Dumont ne fit aucune difficulté d'accepter, et Le Flambeau flamba!

Ah! ces numéros du Flambeau clandestin! Ce n'était que de pauvres petites brochures de l'aspect le plus neutre; mais les directeurs du triomphant Flambeau actuel n'en parlent pas sans émotion. La composition des articles, la correction des épreuves, la distribution des numéros, toutes les multiples besognes que comporte la composition d'un périodique: tout était relevé par le piquant du danger; tout avait l'air d'une conspiration.

Nous ne raconterons pas ici, par le menu, cette belle histoire. Elle mériterait tout un chapitre des annales de la résistance. Nous ne raconterons pas comment ses archives furent tout simplement installées à l'Office international de bibliographie, à l'insu du directeur. Nous ne raconterons pas les mille péripéties d'une existence aussi mouvementée que celle de tous les organes de la presse clandestine. Cela nous entraînerait trop loin.

Et puis, c'est le passé: Le Flambeau a pour lui le présent et... l'avenir! Le banquet, dont nous avons rendu compte en son temps, ne fut sans doute qu'une étape. La direction du Flambeau sui-
montrer, ce jour-là, comment on peut juger un gouvernement tout en le soutenant; peut-être un jour

viendra-t-il où elle montrera qu'on peut le juger sans le soutenir.

Le Flambeau éclaire la route. Il a, dès à présent, sa doctrine, sa politique, qui, si elles ne sont pas toujours exactement celles du Comité de politique nationale, n'en sont pas moins nationales pour cela. Il est jeune, il est actif; il flambe d'une belle flamme patriotique et généreuse — et, recueillant les illustres survivants de la Jeune Belgique, cette jeunesse d'hier ou d'avant-hier, il fait le pont entre la Belgique intellectuelle du passé et celle qui s'éveille à l'avenir... (1)

???

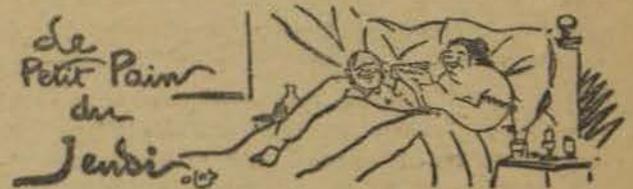
Grégoire et Grojean sont inséparables: ils ne sont pourtant pas interchangeable; entre la prudence et la finesse matoise de l'un et la flamme juvénile de l'autre, il y a même un contraste qui ne manque pas de piquant; mais, quand ils interrogent leur ami sir Archibald Bigfour, aussi mystérieux que bien informé, ou, quand, sous quelque pseudonyme d'allure hellénique ils commentent les jeux savants... ou loufoques de l'échiquier international, il est bien difficile de savoir auquel des deux appartiennent ces traits d'un esprit à la fois universitaire et diplomatique, ou cette information aussi juste que diverse.

Mettons, si vous voulez, qu'ils se complètent mutuellement: ils sont un en deux personnes, comme d'autres, suivant le plus illustre des exemples, s'efforcent d'être un en trois personnes. Cela gêne un peu les biographes, mais cela ne déplaît pas aux abonnés.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

(1) Signalé au « pion » pour l'incohérence de la métaphore.

A. DEHEUVEL 42, rue de la Régence
— BRUXELLES —
TABLEAUX - MEUBLES - SIÈGES - OBJETS ANCIENS
VENTE - ACHAT - EXPERTISES - RESTAURATIONS

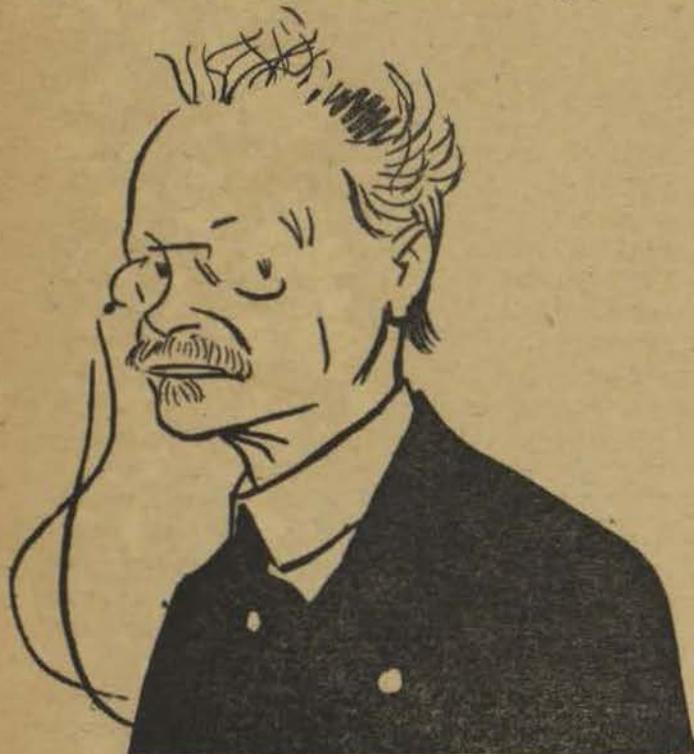


A M. Gérard Harry
JOURNALISTE

D'un plumeau alerte vous époussetez, monsieur, une majesté défunte. Vous y mettez cet entrain apostolique que tous ceux qui vous connaissent admirent depuis toujours en vous, et que l'âge n'a point alenti, au contraire. Tudieu, vous devriez passer votre recette à quelques efflanquées que nous connaissons; avez-vous une hygiène secrète, marchez-vous sur la pointe des pieds, dormez-vous sur le dos, êtes-vous végétarien, mâchez-vous du chewing gum?

Parlez, on est attentif...

Voici des ans et des ans que vous faites des moulinets au seuil des justes causes — ou du moins des causes que vous estimez justes — : vous vous êtes battu pour le Congo, les Boers, Dreyfus, l'Irlande; vous avez voulu démolir les plus glorieux claquedents. Vous avez ramassé des horions miraculeux; les croupiers, les petits frères, vous ont tendu des crocs-en-jambe; vous avez voulu libérer des aliénés, sans doute parce que vous estimiez qu'il était temps de fourrer les gens sages à l'ombre. Pendant la guerre vous avez fait feu des quatre pieds vers les quatre points cardinaux; vous avez eu mille plans, mille projets, dont 990 étaient au moins intéressants. Tous les jours *Le Petit Parisien* témoignait de votre culte franco-



belge; on vous rencontrait partout, dans tous les comités, les bureaux, les journaux, et toujours trépidant avec ce bruit de moteur que, même pendant l'arrêt de la voiture, un chauffeur qui ne veut pas perdre de temps, ne cale jamais.

Il vous faillit échoir de grandioses aventures, et nous savons des dames d'Ostende qui donnèrent le jour à des enfants particulièrement bien doués (au point de vue intellectuel), parce qu'au début de la guerre elles vous virent surgir rasé à l'émeri, la lèvre nette comme celle d'une vierge, les cheveux à la Capoul, et vêtu, les unes disent en « pachter » flamand, les autres, en allumeur de réverbère.

Vous fuyiez, non sans raison, le Boche, qui avait manifesté l'intention de venir renifler dans vos papiers.

A l'armistice vous tombâtes sur Bruxelles en bolide; la légende veut que vous étiez truffé de café, de beurre et de macaroni pour ravitailler la ville affamée. « Ouf! » que vous pouviez dire, et on put croire que vous alliez acheter un bonnet grec, un fauteuil voltaire, des pantoufles, une redingote à brandebourgs, une pipe et vous servir de tous ces instruments conformément à l'usage et à votre genre de beauté. Ceux qui pensaient ainsi, vous connaissaient bien peu.

Vous avez entrepris, au bénéfice entre autres de *L'Express*, une « correspondance bruxelloise », dont l'ampleur, la conscience, la multiplicité déconcertent les plus jeunes de nos confrères. Vous voici, enfin, dans un « numéro » inédit : Harry le vengeur du roi!

Un innocent éditeur vous confie le soin d'une petite et inodore biographie de Léopold II.

Palsambleu! vous prenez feu, vous faites éclater le cadre de la brochure, vous découvrez ou vous nous faites découvrir Léopold II. Vous apportez des pièces capitales et inédites à un procès que notre veulerie n'osait pas reviser, et c'est encore le seul de vos vrais motifs qui vous anime : la justice...

Nous n'avons jamais eu pour notre compte vis-à-vis d'un homme éminent les petites mines scandalisées de nos dames de la bonne bourgeoisie et peu nous importait en somme la vie privée de Léopold II — vie privée un peu étalée d'ailleurs.

Mais nous reconnaissons que c'était là, et bien injustement, qu'on attendait votre plaidoyer. Ce bon pays est ainsi fait que la conquête d'un empire africain, l'enrichissement d'un petit royaume, la prévision étonnante des catastrophes imminentes, tout cela le requiert moins qu'une histoire de coucherie.

Vous renversez tout, du Léopold privé et public, vous bâtissez un homme admirable. Vous ébauchez à larges coups de pouce la statue, vous la campez sur un socle massif, et vous voici faisant des moulinets devant...

Ah, Gérard Harry, paladin, redresseur de torts, vengeur du roi, le plus loyal des nôtres, ce pendant que nous allons porter une palme à cette statue (c'est aussi pour vous faire plaisir), souffrez que nous déposions le petit pain de l'admiration aux pieds de celui qui l'a construite et monte la garde de l'enthousiasme autour d'elle.

POURQUOI PAS?



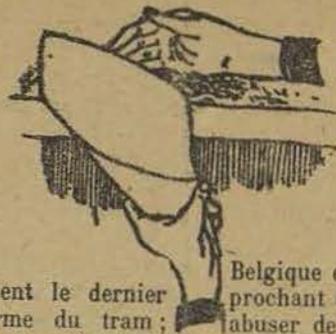
PETIT BOTTIN DES ADRESSES

- M. Delacroix* : rue d'Argent;
- Mgr. Keesen* : rue Rempart des Moines;
- Le citoyen Volkaert* : rue de la Révolution;
- M. le chevalier de Wouters d'Oplinter* : rue du Gouvernement provisoire;
- M. Houzeau de Lehay* : rue Longue-Vie;
- M. Renkin* : rue de l'Eclipse;
- M. Woeste* : rue Verte;
- M. Ed. Patris* : rue de la Violette;
- M. F. Bernier* : rue du Président;
- M. Maes* : quai au Foin;
- Landru* : rue de l'Etuve;
- Colleaux* : rue du Taciturne (1);
- Les barons Coppée* : rue de l'Instruction (judiciaire);
- Le directeur de l'Alhambra* : rue Faider, 7 (rue Fait-des-r'cettes, pour M. Borginon).

(1) Déménagé depuis dimanche dernier : habite maintenant rue des Potins.

→ TAVERNE ROYALE. BRUXELLES. ←
 TELEPHONE 7890
 THÉ — VINS BORDEAU ET BOURGOGNE
 —; PORTO - CHAMPAGNES, etc. —;

Les Miettes



de la Semaine

Bas les masques!

Ces deux flamingants impénitents lisaient le dernier numéro de *Pourquoi Pas ?* sur la plateforme du tram; l'un d'eux parcourait l'articulet où il est conseillé à la ville de faire un nouveau tirage de la brochure (publiée sous le proconsulat et la direction de M. Steens, en 1918) démontrant, par de saisissantes statistiques, que Bruxelles n'est point une ville flamande. Ayant lu, le flamingant dit à son camarade :

« L'idée de répandre la brochure de M. Steens à des milliers d'exemplaires n'est pas neuve; elle a fait le tour de tous les organismes wallons de la capitale, qui n'ont pas les « subsides » nécessaires pour réaliser leurs vœux.

— Sachez donc, lui dit l'autre — si tant est que vous l'ignoriez — que la ville de Bruxelles emploie tous ses efforts pour retirer cette brochure de la circulation, pour la raison que les statistiques publiées pendant l'occupation ont été faussées pour tromper l'autorité boche.

— Le *Pourquoi Pas ?* n'a garde d'en souffler mot, ricana le premier.

— Les militants flamingants sont au courant, ça suffit, conclut le second : la brochure est enterrée pour toujours. — R. I. P. ! »

Nous sûmes ainsi que l'on colportait dans certains milieux, où l'on n'en est pas à un mensonge près, une calomnie dont il n'était peut-être pas inutile de faire justice; nous en référâmes donc à M. Qui-de-droit, qui nous fait savoir en retour :

1° Qu'en publiant ce travail sous l'occupation, M. le ff. de bourgmestre Steens se révoltait ouvertement contre l'autorité du gouverneur général, qu'il se fût donc bien gardé de fausser les statistiques : la réfutation l'eût, en effet, couvert de ridicule devant les Boches et lui eût valu, pour le surplus, un petit voyage en Allemagne;

2° Que, pour répondre aux insinuations sur la disparition actuelle de la brochure, la ville vient de décider d'en faire faire un nouveau tirage à 2.000 exemplaires. Ces exemplaires seront remis aux sociétés pour la défense de la langue française.

M. Qui-de-droit veut bien ajouter qu'il en tient quelques-uns à notre disposition, c'est-à-dire à celle de nos lecteurs. Ceux qui en désireraient n'ont qu'à nous faire signe.

Liégeois et Parisien à la barre

Il y a quelques jours, devant le tribunal civil de Paris, se plaidait le procès d'un honorable officier de l'armée belge, qui réclamait à M. Caillaux des honoraires pour une expertise officieuse relative au procès célèbre Caillaux-Calmette. L'avocat de M. Caillaux, M^e de Moro-Giafferi, faisant état de l'une ou l'autre incorrection de style ou d'orthographe, commise par l'officier demandeur, se crut permis de blaguer les Belges; dépassant vraiment toute mesure, il exécuta une charge à fond de train contre la

Belgique et les Belges, les accusant de boulimie, leur reprochant d'être des profiteurs de la guerre, d'avoir voulu abuser de la situation lors de la discussion du traité de paix. Et la nuée des petits stagiaires admiratifs et gloussants, si bien décrits par René Benjamin dans ses « Gens de Palais », regardait avec émerveillement leur patron, et avec une pitié ironique le petit confrère belge chargé de soutenir la réclamation.

Mais ce confrère était l'impétueux et talentueux avocat liégeois Alfred Journez. Et comme Journez était dans un de ses bons jours et que, d'ailleurs, il avait le bon bout, il exécuta magistralement le défenseur de Caillaux. Il fut particulièrement heureux et éloquent lorsque, après avoir rappelé le rôle de la Belgique, il affirma qu'il avait été tout à fait inutile de connaître à fond l'orthographe pour défendre héroïquement Liège et l'Yser. Ce fut si vigoureux que M^e de Moro-Giafferi se crut en droit de réclamer la protection du président du tribunal. Celui-ci la lui refusa, estimant que l'attaque justifiait la riposte.

Lorsque, l'audience terminée, M^e de Moro voulut s'approcher de Journez pour lui donner quelques explications, Journez lui fit — et il s'y entend — un accueil tel, que M^e de Moro renonça à tenter davantage de pénétrer dans son intimité.

Heureusement, hâtons-nous de le dire, l'exception confirme la règle.

Guillaume II ne s'attendait guère à la résistance des Liégeois.

C'est un point qu'il avait de commun avec M^e de Moro-Giafferi.

???

Charmeuse, taffetas, soieries en vogue. Choix complet. Maison Vandeputte, 26, rue Saint-Jean, Bruxelles.

Il ne faut jamais lire un journal à l'envers

Ceci est une histoire authentique, — une histoire de guerre. Elle montrera aux grandes dames qui vivront lors de futures guerres, que lorsque l'on voyage en pays amis, munis de passeports boches, il faut avoir soin de se munir d'autre papier — puisque, suivant un conseil autorisé, il faut avoir toujours du papier dans ses poches — que de papier imprimé, voire de vieux journaux.

Or, donc, une haute et honnête dame, fort bien avec certain baron von der Lancken, ayant son saoul de cette vie attristante de Bruxelles, sous la Bochie, se découvrit un mal qui exigeait, pour elle, l'hiver approchant, les lacs italiens.

Munie d'un passeport en règle, elle partit pour l'Italie. En cours de route, elle eut la curiosité d'aller visiter certaine retraite fort discrète, ménagée dans les wagons de luxe des trains internationaux.

En temps de guerre, ces abris étaient d'une propreté plutôt relative; aussi notre dame prit-elle la précaution, avant de poser son séant, de placer sur le siège qui s'offrait à elle le journal qu'elle tenait à la main.

Le voyage continua et on arriva à la frontière italienne.

La dame n'était pas en odeur — oh ! pardon ! — de sainteté auprès des Alliés, et l'« Intelligence Office » anglais l'avait signalée aux gendarmes italiens.

Aussi passa-t-elle aussitôt entre les mains des femmes appelées à fouiller les voyageuses suspectes.

... Et voilà que l'on découvre une chose étrange. Là, à certain endroit de sa personne, la dame porte sur le corps des marques bizarres, on dirait des caractères imprimés.

— Qu'est-ce que cela ?...

Les chefs de police sont consultés. Il faut savoir ce que cela veut dire. La dame a beau protester, elle a beau crier qu'elle est la comtesse de X..., on l'amène *in naturalibus* devant une glace — quand nous disons elle, nous pourrions dire le revers de sa personne — et, avidement, les policiers se mettent à lire le texte, ainsi remis au clair.

Et cela paraît très grave. Il s'agit de politique — il s'agit d'un article politique du *Temps*, reproduisant un journal boche, décalqué à ce bizarre endroit.

Nul doute, la dame était une espionne. On la mit sous clef jusqu'à ce qu'une déclaration officielle de la légation de Belgique vint affirmer qu'elle était bien la comtesse de X... en chair et en os. Mais elle avait passé vingt-quatre heures en *carcere duro*.

Elle jura, mais un peu tard, de ne plus jamais lire un journal... de ce côté-là.



Concision des consonances belges

Au tribunal correctionnel de Bruxelles :

Le président réitère avec vivacité :

— Hâ mouchaf, zekkikâ !

(Le prévenu enlève sa casquette.)

???

L'interrogatoire s'achève. Le président :

— Zitch money,

(Le prévenu s'assied.)

???

Sur la route d'Anderlecht :

— Où allez-vous ?

— A Aa.

— A... ?

— A Aa.

— A Aa, ah !...

???

Conversation entre botteresses, au Thier-sur-la-Fontaine, à Liège :

— ... Patch! diss'-t-y.

— Waï! diss'-t-elle.

L'exposé continue.

Ind Coope & Co.

Stout et Pale Ale, les meilleurs.

Le poulet et le renard

Le poulet, c'est notre Poulet des chemins de fer ; le renard, c'est notre ministre de la justice. L'un est éclairé par le soleil flamboyant ; l'autre a sucé le lait rouge du socialisme. Ils aboutissent tous deux à ce résultat similaire, proclamé dans la même semaine, d'avoir, l'un, confiance dans l'Allemagne ; l'autre, d'éprouver le besoin de

fraterniser avec les Allemands. Notre Poulet, quand il n'y a pas un Helleputte derrière lui, est plutôt embarrassé ; cependant il fut, cette fois, plus avisé que le renard, il choisit un auditoire de bonnes têtes, sur lesquelles on peut taper ferme sans les émouvoir... M. Vandervelde, au contraire, eut la naïveté d'aller dire son petit bonjour à Liège, et à des avocats.

Quel succès ! Et c'était à un public habitué à la contradiction qu'il parlait, habitué à entendre les opinions les plus diverses, et à la fin d'un dîner confraternel.

L'assemblée cria : *Heraus !* A qui s'adressait-elle ?

On prétend pourtant avoir entendu un bruit d'applaudissements, mais il venait certainement d'au delà la frontière.



France-Belgique

Quand, au déjeuner franco-belge du *Métropole*, les parlementaires français eurent causé, dans la « chaleur communicative des banquets » avec leurs hôtes belges, les plus intelligents d'entre eux constatèrent avec un étonnement un peu naïf que, malgré toute leur bonne volonté, toute leur belgophilie, ils ne connaissaient pas le premier mot des questions belges, pas même des questions qui intéressent le plus directement la France, comme celle du traité hollando-belge.

Comme ils ne demandaient pas mieux que de s'instruire, ils accueillirent avec enthousiasme l'idée que lança l'un d'eux, M. Louis Marin, de prier quelques Belges, spécialement qualifiés pour cela, de venir à Paris leur exposer le problème.

On prit jour et, dès la semaine suivante, MM. Maurice Féron et Pierre Nothomb se rendaient au Palais Bourbon, où, dans une salle de commission mise à leur disposition, ils expliquèrent à une cinquantaine de députés et de sénateurs pourquoi la majorité de l'opinion belge s'oppose à la signature du traité hollando-belge et à la suite de quelles déceptions le ministère avait fini par s'y résigner. La plupart des auditeurs n'en revenaient pas : comme les arguments de MM. Féron et Nothomb les avaient vivement frappés, ils se sont empressés de demander audience à M. Millerand, pour attirer son attention « sur l'opportunité qu'il y aurait pour la France de soutenir à fond la Belgique dans ses justes revendications à l'égard de la Hollande ».

On voit que les déjeuners franco-belges peuvent servir à quelque chose...

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Musique allemande

Un correspondant qui plaide la cause de la « rentrée » de Wagner au répertoire des concerts, sinon au théâtre, réédite à ce sujet des arguments auxquels nous avons opposé les nôtres. Il est un passage de sa lettre, cependant, que nous nous faisons un devoir de publier :

Faut-il continuer à tolérer que la musique boche inonde les programmes de tous les music-halls, tea-rooms et autres endroits à flonflons qui pullulent actuellement dans toutes les localités de la Belgique martyre, et hélas !... trop peu rancunière ?

On entend siffloter par tout le monde, inconsciemment peut-être, les petites sentimentalités musicales bêtes que ces messieurs boches, avant la guerre, nous chantaient au cours de leurs buveries du littoral, et que nous apprécions à l'égal des opérettes viennoises, gros succès d'avant... et d'après-guerre !... Oui, mais Wagner était officier autrichien, en 1914, il a fait le coup de feu contre nos amis les Russes; il s'est réjoui, sans doute, de l'envoi en Belgique des fameux « 42 », construits par son pays pacifique et qui ont enseveli sous les ruines de nos forts tant de braves cœurs belges ! Hé ! non, c'est Léhar, dira-t-on. Pas possible : Léhar est un brave et bon Tchéco-Slovaque ! Et c'est pourquoi, aujourd'hui, au concert du Bois, la musique des grenadiers (ils furent à l'Yser pendant quatre ans, je pense) jouait — avec quel succès ! — une aimable fantaisie sur « La Veuve joyeuse », et c'est pourquoi un film officiel du gouvernement fut accompagné, dimanche dernier, par la musique de « L'Étudiant pauvre », de Millöcker, un nom bien français, n'est-ce pas ? Deux exemples, glanés au hasard de la semaine.

Ah ! si vous pouviez me démontrer qu'en frappant Wagner d'ostracisme, on perpétuera chez nous le souvenir des horreurs de 1914, on entretiendra la haine sainte de tout ce qui est allemand, je renoncerais volontiers à jamais à mon musicien favori — que voulez-vous, tout le monde n'en est pas resté à Rossini ou Meyerbeer. Je crains fort, hélas ! que les von Mallinkrodt, choucroutman, et autres espions ne soient depuis longtemps réinstallés chez nous, pour y reprendre leur ignoble besogne — les portes de l'Internationale et de l'aktivisme restent ouvertes — alors que Wagner, mort bien des années avant la guerre, continuera à être proscrit sous le prétexte, fallacieux, sans doute, qu'il avait du génie !

Et notre correspondant termine par ce trait cornélien :

Il n'y a plus de justice ici-bas ! dira M. Vanderveelde, bien placé pour le savoir.



La tombola du Livre

Suite de ce qu'ils ont gagné :

A un banquier en déconfiture est échu : *Le mark au diable*, de Georges Sand ;

A un cocaïnoman : *Le Jardin des Piqûres*, d'Anatole France ;

A un délégué du shah de Perse : *Les Rats en exil*, d'Alph. Daudet ;

Au ministre Wauters : *Le Suif-errant*, d'Eugène Sue ;

A un marchand de cannes enrichi dans la fabrication des faux rotins : *La Guirlande des Tunes*, de Verhaeren ;

A M. Pathé : *Le Film à la patte* ;

A Mayol : *Les Chants du prépuscule*, de V. Hugo.

A L. Dumont-Wilden : *L'Homme de Saverne*, conte pré-historique de Ray Nyst ;

Au patron du Palais de Glace : *On ne patine pas avec l'amour*, de de Musset ;

A M. Renkin : *La Chute des portefeuilles*, de Millevoye.

Toutes les
Personnalités politiques,
le Monde et la Finance
se rencontrent
tous les soirs au

"CARLTON"

RESTAURANT

PORTE DE NAMUR

NOTRE
MONTMARTRE NATIONAL Tout premier ordre

Les Zeep causent

— Ma fille apprend sur le piano *Les Cloches du Ministère*.

— Je ne sais déjà plus mettre ma nouvelle blouse en voile : elle est toute tachée ; je soupire si fort en-dessous de mes bras.

— On a mangé un roastbeef froid à la sauce dardare.

— On est obligé, à la campagne, de dormir sur des matelas en nostère.

— Ils sont comme deux Auguste : ils ne savent pas se regarder sans rire...

— Je suis restée trois jours sur le Khédive, avec mon fils qui a été malade.

— Le chien boit et la caravane passe.

— Vous êtes comme le Jourdain : vous faites de la pose sans le savoir.

— Celui-là n'attaque pas ses chiens avec des saucisses.

— Il est tellement malin qu'il sait faire d'une pierre deux sous.

— Il a mangé son thé en herbe.

— Oui, oui, on peut le dire : il y a loin de la croupe aux lèvres.

— L'agent n'a pas d'odeur.

— Je lui ai acheté une magnifique bague de fiançailles, avec des diamants et des émeraudes.

— Quand on lui a dit ça, il s'est mis à pousser des cris de porc frais.

— Le bijoutier a pris les vieilles broches en garantie et a donné un lécepissé.

— M. Julius Hoste, ça est le directeur du lawn-tennis.

???

Anagramme de Zeep : Pèze.

Les savons Bertin sont parfaits

Lapsus

Au dernier banquet du 1^{er} régiment de guides, le sé-nateur de Ro fut invité.

Après de nombreux toasts, l'irréductible orateur, candidat au portefeuille de la défense nationale, prend la parole et exalte la bravoure de nos soldats :

« Sur ce champ de bouteilles, dit-il, nous irons déposer des couronnes de laurier. »

Et les convives levèrent leur verre à la fois à Bacchus et à Mars.

La journée coloniale

(4 juillet 1920)

Le major Vervloet, président du comité exécutif de la *Journée Coloniale*, nous écrit :

Anch' io son' pittore!...

Et moi aussi, me voici écrivain!

Ce que c'est que la vie, cependant...

De l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace : Après avoir fait l'offensive des Flandres, je puis bien risquer également celle-ci...

Et puis, messieurs les Moustiquaires, vous avez commis l'impudence de m'ouvrir votre porte : je suis entré chez vous par la brèche « Coin du Pion ».

En ma qualité de major (pas encore trop vieux), je vous demande, en conséquence, pour un enfant que j'aime beaucoup, non pas une place parmi les plus beaux hommes de Belgique, mais un coin de page qui serait consacré à l'exposé de la fête coloniale du 4 juillet 1920.

J'ose le dire, froidement, il est temps que l'on sache en Belgique que notre pays possède une colonie magnifique et que c'est cette colonie qui assurera vraisemblablement, par la suite, la prospérité économique de la Patrie. C'est pour qu'on le sache partout que nous voudrions que la Belgique commémorât dorénavant, chaque année, l'anniversaire de la date à laquelle le Congo fut attribué à la Belgique : cette date doit devenir un jour de fête nationale. Cet anniversaire est fêté chaque année, en Afrique, depuis bien longtemps déjà, par des festivités diverses, jusque dans les postes les plus reculés. Je possède des affiches donnant le programme de ces festivités, à Boma, en 1900, et en 1914, et, en 1909, à Rutshuru, poste de l'extrême frontière orientale.

Le roi a témoigné sa vive sympathie au projet élaboré par les organisateurs, en accordant à la « journée » son haut patronage. Il a bien voulu autoriser, pour le dimanche 4 juillet, une visite publique des serres et du domaine royal de Laeken, sous les auspices de la « Journée coloniale ».

Le comité exécutif a demandé le concours de toutes les administrations communales du pays, afin que toute la Belgique, jusqu'à la moindre bourgade, participe effectivement à la manifestation.

Une notice de circonstance, comportant un rapide historique du Congo et un exposé succinct de l'essor économique de notre belle colonie, sera lue simultanément le 1^{er} juillet aux enfants de toutes les classes, de toutes les écoles de la Belgique.

Le 4 juillet, un insigne sera mis en vente partout. La ville de Bruxelles, seule, n'a pas encore autorisé cette vente, se basant sur ce qu'il ne peut y avoir qu'une seule vente de l'espèce par mois, et que le 18 juillet doit avoir lieu une « Journée de l'Enfance ». Mais le comité poursuit ses démarches et espère bien que la capitale ne voudra pas rester en dehors du mouvement.

Nous espérons que la conclusion naturelle de la *Journée coloniale* de 1920 sera le dépôt au parlement d'un projet de loi, décrétant que la date du 1^{er} juillet sera désormais en Belgique — comme elle l'est au Congo — un jour de fête nationale !

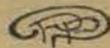
Le cardinal Mercier a promis une lettre pastorale sur la journée du 4 juillet.

Des festivités diverses, organisées à l'initiative des comités locaux, auront lieu, en même temps qu'à Bruxelles, à Anvers, Liège, Gand, les villes du littoral et les principales localités du pays.

Le concours de l'Office de propagande du département des colonies et celui du Service des informations et des relations avec la presse du ministère de la défense nationale est également acquis. Pendant plusieurs jours avant la journée, des films et des transparents évocatifs seront projetés dans tous les cinémas.

Au nom de tous nos coloniaux, merci, *Pourquoi Pas ?* Merci, et mes deux mains dans les six vôtres.

Major VERVLOET.



Le mariage de Cambronne

Pouvons-nous, ayant relu par hasard cette étourdissante nouvelle d'Emile Bergerat, laisser passer l'anniversaire de Waterloo sans donner aux lecteurs de *P. P.* la joie de la lire — ou de la relire — à leur tour ?

Mon grand-oncle maternel, le capitaine Peyrot, était à Waterloo, dans la garde, il y avait été foudroyé par la mitraille anglaise à côté de son général, l'illustre Breton Pierre-Jacques-Etienne Cambronne, le héros du « Dernier carré », et laissé, comme lui, pour mort sous la pile sanglante des grenadiers du 2^e bataillon de la troisième des braves. Il eut la chance, « si c'en est une », disait-il, d'être relevé lui aussi, vivant encore, par les mêmes infirmiers de Wellington qui cherchaient, par ordre, son chef « dans la bouillie », et avec lui, on l'emmena « par-dessus le marché » en Angleterre. Ils y guérirent d'ailleurs tous les deux et revinrent ensemble en France, sous la Restauration, mon grand-oncle toujours célibataire, Cambronne marié.

Et marié à une Anglaise!...

Le capitaine Peyrot, qui avait tout vu « tout, tout », et ne s'étonnait plus de rien, « rien rien », ne digérait pas ce mariage.

— « Ce serait, clamait le vieux grognard, à vous déguster de l'amour si ce n'était fait depuis longtemps !

— Fut-ce donc par amour, mon oncle?...

— Qu'il épousa ? Pas autrement. J'y étais... j'en sais quelque chose peut-être.

— Mais comment ?

— Voici. D'abord, tu connais la phrase, n'est-ce pas, la fameuse phrase : la phrase historique?...

— La garde meurt...

— C'est ça. Moi, je ne l'ai pas entendue, quoique je fusse à côté de lui, dans le carré, qui fut un triangle, entre parenthèses. Mais elle est authentique, quoique, à Londres, on la mit en doute lorsque nous arrivâmes. On la discutait partout, dans la plus haute société, et elle y suscitait le dénigrement bien naturel de nos vainqueurs. Rien d'aussi beau dans l'antiquité, disaient les uns, ni dans Corneille, ni même dans les Bulletins de la Grande Armée; il ne l'a pas dite, assureraient les autres. Le général était très embêté du débat, on n'a su pourquoi que plus tard. La vérité, si tu veux la connaître tout de suite, c'est que ça ronflait terriblement dans le triangle.

« — Peyrot, qu'il me faisait à l'oreille, est-ce que tu te souviens de quelque chose ?

« — Moi, non, mon général; mais ça ne prouve rien, d'abord parce que je ne suis que lieutenant, et ensuite parce que, sur le moment, ça vous a peut-être échappé tout de même !

« — Au milieu de ce boucan?... tu m'étonnes !

« — Bah!... laissez-le croire... pour l'Empereur !

« — A notre arrivée à Londres, les plus grandes familles du pays s'étaient arraché nos vieilles peaux trouées pour les recoudre, bien entendu, car c'est ça, la guerre, et, quand

c'est fini, on s'adore. Nous avions été enlevés par une aristocrate qui, au mérite d'être belle comme le jour, unissait la vertu d'être veuve. Elle nous faisait soigner dans son hôtel même sans regarder à la dépense. Et les petits plats, et les bons vins, et le linge blanc, et tout ! J'en avais, tu penses bien, mon compte. J'ai été pansé là par des mains où il y avait des bagues comme j'en souhaite à ta promise ! Mais, pour le général, c'était de la doriotation ! La patronne vivait quasiment au pied de son lit. Elle ne le quittait que le temps d'aller se coiffer, parce qu'elle avait des cheveux comme une meule, en or de soleil, qu'aucun peigne ne pouvait retenir. Enfin, nous guérissions, guérissions tout le temps dans la ouate.

« J'avais remarqué — car on a des yeux pour voir, c'est même fait pour cet usage — que mon supérieur louchait un peu vers la toison d'or. C'était encore de son âge, il n'avait que quarante-cinq ans, en 1815, étant né à Nantes, dans les environs de 1770, comme moi, à six mois de près. Son avancement lui venait de sa valeur. Moi, je suis de Limoges, pour la gouverne. Je l'avais eu d'abord pour chef en Vendée, où nous apprenions le métier; puis sous Masséna, à Zurich, de là, à Iéna, et la suite. On ne s'est plus quittés; qui voyait Peyrot voyait Cambronne et vice-versa. C'est pour te dire si je le possédais par cœur ! Au retour de l'île d'Elbe, par anecdote, il m'avait fait un signe par-dessus la mer : « Psitt, Peyrot », et j'étais là, au débarquement. On revint à Paris ensemble, derrière l'aigle. Ça devait finir en Belgique. Enfin, petit, à la réserve du grade, des frères qui n'ont pas besoin de se parler pour se comprendre. Aussi tu juges de mes tribulations quand je le vis se prendre d'heure en heure, comme un conscrit, dans la tignasse de l'Anglaise. Mais je n'aurais jamais cru ça, non, jamais je ne l'aurais cru...

« Nous ne tardâmes pas à être debout l'un et l'autre et prêts à recommencer. Mais, outre qu'il n'y avait plus d'empereur, nous étions bel et bien prisonniers de guerre, et par conséquent forcés de moisir en Angleterre. Je me mis à donner des leçons de limousin, d'où le français dérive, et le général resta campé chez la belle hôtesse, qui ne voulut pas le laisser partir. Il se laissa faire violence et, au bout d'un mois, il filait quenouille à ses pieds. Tu sauras un jour, mon garçon, ce qu'une jolte blonde peut faire d'un grenadier.

« Il n'y a plus d'empereur, il n'y a plus de France, il ne reste qu'un pauvre bougre au bout d'un fil, comme un chien, derrière une jupe. Elle en obtenait ce qu'elle voulait d'un soupir, rien qu'en se cardant devant lui, et tout, te dis-je, excepté cependant une chose, à savoir qu'il lui parlât de Waterloo.

« Sur ce chapitre, bouche cousue. Il la regardait, sans répondre, de ses yeux bretons, couleur de mer, et, si elle insistait, il lâchait la quenouille et s'en allait errer dans ces rues aux noms impossibles, où il n'y a qu'à dire : « Dieu vous bénisse ! » Or, elle voulait, l'Anglaise, que Cambronne lui parlât de Waterloo. Elle ne l'avait pris chez elle que pour ça, j'en ai la conviction absolue. Tenir la vérité vraie, sur la bataille, ce celui qui en avait été le héros, c'était le nanan du nanan pour ses trente-deux dents britanniques. Elle damait ainsi le pion à toutes ses rivales de la gentry, et c'était comme si elle eut l'autographe du dernier bulletin de Napoléon. Mais le général demeurait muet et impénétrable.

« — Voyons, de vous à moi, les portes closes, la phrase, la magnifique phrase, lui demandait la sirène, est-elle telle qu'on la cite ? L'avez-vous dite ? Répondez-moi, si vous m'aimez !

« Il secouait la tête, mais ne descellait pas la mâchoire.

« Ah ! s'écria-t-elle, vexée, vous savez qu'on l'attribue à un autre ?

« Laissez, faisait le persécuté, qui était la probité même.

« Cette probité n'avancait pas ses affaires de cœur, et il se rendait fort bien compte que l'intérêt qu'il inspirait à l'hôtesse diminuait de jour en jour avec la certitude d'avoir à elle et chez elle, l'homme du mot immortel.

« C'est encore une vérité, petit, que ton grand-oncle doit l'apprendre, que moins elles nous aiment, plus nous les aimons : c'est la sacrée nature qui veut ça. Le pauvre général en tirait la langue d'une aune. Elle en jouait comme d'une souris. A chaque visite que je lui faisais, je constatais son déperissement.

« Ah ! ça ! mais, qu'est-ce que vous avez donc, mon supérieur ? C'est-il la France qui vous ronge ?

« Et je lui racontais, pour le consoler, qu'ils l'avaient flanqué dans une île à requins et qu'il n'y avait plus rien à faire, là-bas, pour les grognards. Mais il ne m'écoutait pas plus que le chant du merle dans une batterie. Un matin, enfin, il jeta son caveat :

« — Peyrot, il faut que je me marie.

« — Vous ! Où ça ?

« — Ici.

« Et ce fut tout. J'avais compris. On ne discutait pas Cambronne.

« — Alors la garde se rend ? fut tout ce que je trouvai à lui dire, et je pleurai, mon gars, moi, un dur-à-cuire, comme une demoiselle.

« La fin de l'histoire n'est pas longue. A quarante-cinq ans on ne se défend plus; Cambronne demanda sa main à la veuve. Elle n'y mit qu'une condition, et tu la devines ?...

« — Non, mon oncle ?

« — Tu es donc bête ? La condition, c'était qu'il lui dirait, non plus à elle seule, mais devant toute sa famille réunie en soirée de fiançailles, la phrase, textuelle et véridique du Dernier Carré, qui je te le répète, fut un triangle. Et il était si fou qu'il y consentit. Seulement, vois-tu, conclut le capitaine Peyrot, celle qu'il répéta, à ces Anglaises, c'était la vraie, celle que j'avais entendue, la bonne, plus courte de sept mots que l'autre. »

Telle est l'histoire du mariage de Cambronne. L'empereur ne l'a jamais sue à Saint-Hélène.

MOTTIAT

Mottiat, le coureur qui se distingue cette année de la façon que vous savez, dans les « grandes épreuves », Mottiat fut glorieux, sans s'en douter, un jour de fin juillet 1912. Il m'en souvient comme d'hier : ça se déclara brusquement un beau matin que le soleil riait sur la Wallonie, un de ces clairs et tendres matins, où l'on se sent heureux de vivre, où tout est lumière, parfum, couleur et joie.

Les plus réputés cyclistes d'Europe couraient en ce moment-là le « Tour de France », et les journaux du matin venaient d'apporter — aux milliers de touristes et de sportsmen qui suivaient le « Grand Circuit Automobile de Belgique » (Beauraing-Clergnon-Falmignoul, si nous nous rappelons bien) — la nouvelle de la victoire de Mottiat dans la course de la veille.

Mottiat était presque inconnu alors au bataillon cycliste.

Parmi les assistants du circuit, ce nom de Mottiat, lauréat imprévu, on se le répétait sans raison et sans rime. Pourquoi ? Ah ! mon Dieu, oui : pourquoi ? Pourquoi le nom de Pepinster avait-il eu le don, deux ans auparavant, d'allumer une douce gaité à Paris, à ce point que les compères de toutes les revues parisiennes s'appelaient, cette année-là, Pepinster ?

Pourquoi le nom de Pitje Snot conquit-il, lors du procès Courtois, droit de cité à Bruxelles? Pourquoi les gens s'interpellaient-ils, dans la rue, pour se demander des nouvelles de Pitje Snot? Pourquoi d'autres se le répétaient-ils, amusés, pour eux tous seuls, en omnibus, au théâtre, au cinéma?

Pepinster, Mottiat, Pitje Snot, qui dira vos puissances latentes? Il y a ainsi des noms qui font rire par eux-mêmes à cause de leur seule consonance; ils font rire, parce qu'ils font rire... et puis v'là tout. Chez nous, n'est-il pas convenu que les noms de Jandrin-Jandrenouillé et de Poperinghe sont énormément drôles et doivent, à leur énoncé, apparaître burlesques, de même qu'en France on doit devenir hilare quand on entend prononcer Quimper-Corentin, Pont-à-Mousson ou Carpentras?...

???

Ainsi, une gaieté puérile et contagieuse salua, pendant le circuit de Belgique, par les belles routes aux virages en épingle à cheveux, par les déclivités boisées de la naissante Ardenne, l'apparition du nom de Mottiat! Cet assemblage émouvant de syllabes baroques (au fait, pourquoi baroques?...), créait de la joie; des gens se répétaient, en se promenant le long des accotements, ce nom miraculeux... Dans les cercles qui stationnaient devant les « pachis » des métairies, à l'ombre d'un noyer centenaire, les lèvres se détendaient aux commissures, comme à un dé clic, quand on disait le mot; les gamins des villages le suçaient comme une « bablute »...

Des gens ayant gardé des numéros des journaux dans lesquels se trouvait le portrait du vainqueur, abordaient leurs amis et connaissances, le journal à la main :

« Connaissez-vous Mottiat?... — Avez-vous vu le portrait de Mottiat? »

Et ils exhibaient le portrait à leurs interlocuteurs ahuris, — lesquels s'empressaient d'ailleurs d'aller s'offrir la tête de leurs propres amis en les entretenant de Mottiat.

Ainsi, aussi vite qu'un auto des meilleures marques, le nom de Mottiat faisait les 50 kilomètres du circuit...

Quelquefois, il s'arrêtait en route, pénétrait dans un hôtel en bordure du parcours...

« Mottiat n'est pas descendu ici? » demandaient deux loustics en entrant, précipitamment, dans l'immeuble.

— Mottiat?... Nous ne connaissons pas... disait l'hôtelier.

— Vous ne connaissiez pas Mottiat?...

— On nous avait bien dit que ce pays était très arriéré.

— Pourtant Mottiat! Nous n'aurions pas cru que Mottiat...

— Ne restons pas ici; allons loger à Namur. »

Et les deux visiteurs, très amusés — on s'amuse comme on peut —, quittaient l'hôtel.

Sur la route, deux automobiles ne se croisaient plus sans que les occupants de l'une criassent aux occupants de l'autre :

« Vous n'avez pas rencontré Mottiat? »

— Non..., si vous le voyez, faites-lui mes amitiés.

— Cela sera fait!... »

Dans l'un des villages sis sur le parcours, un propriétaire rural possède un curieux tableau de l'école italienne, récemment découvert dans un coin oublié; des amateurs, amenés dans ces parages par le circuit, vont voir le tableau. Ils discutent le nom des peintres à qui des experts l'ont successivement attribué :

« Un Pérugin, dit l'un.

— Un Véronèse, dit l'autre.

— Ne croyez-vous pas plutôt que nous sommes en présence d'un Mottiat? suggère doucement un troisième... »

???

La première journée du circuit se passe ainsi: Mottiat, à plusieurs kilomètres de là, quelque part dans les Pyrénées, ignore qu'il a conquis, sur les bords de la Meuse, la grande célébrité.

Le second jour du circuit arrive; chacun se précipite, dès le matin, sur les journaux, pour avoir des nouvelles de Mottiat! Et, bientôt, toute la région Beauraing-Ciergnon-Falmignoul est en deuil; on a appris que Mottiat fini, crevé, a dû abandonner à Bordeaux et qu'il revient en Belgique par le chemin de fer.

On s'interpelle, on s'aborde avec des airs navrés :

« Vous ne savez pas?... Mottiat... »

— Je sais, je sais... ne m'en parlez plus... pauvre Mottiat... un bien digne garçon pourtant.

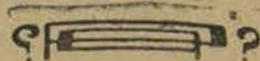
— Ce que c'est que de nous, tout de même! »

Et l'on se sépare en secouant la tête, le dos rond, un dos de catastrophe.

???

Mottiat connaît aujourd'hui une gloire mieux fondée, plus reluisante et plus « profitable ». Nous souhaitons qu'elle grandisse encore.

N'empêche que beaucoup de gens, — qui ne sont pas sportifs pour un sou — préfèrent la première manière.



Journal d'un fantassin ⁽¹⁾

« 15 juin 1918 ». — *Toosix camp*. Un malheur n'arrive jamais seul; une série de catastrophes insignifiantes en elles-mêmes, effroyables aux yeux de nos chefs, viennent de s'abattre sur mon crâne. Ce dernier possède assez de cheveux encore pour amortir le choc.

Première catastrophe. — Avant-hier soir, à 7 heures et demie, Ch..., un patrouilleur, naturellement, faisait cuire deux œufs sur un feu de bois. Il faisait encore clair, il n'avait donc pas camouflé les flammes.

Le colonel passe et tombe en arrêt devant ce crime de lèse-règlement.

Deuxième catastrophe. — Le colonel appelle aussitôt à hauts cris l'adjutant, afin que celui-ci fournisse des explications, — ce que j'aurais été embarrassé de faire, — mais j'étais sorti, et ne rentrai qu'à 11 heures, deux heures après l'appel.

Résultat: le lendemain, collision entre le capitaine et moi; engueulade, ordre de loger avec la troupe, etc.. etc.

Je commence à m'énerver; recevoir une remontrance n'est rien; être grossièrement engueulé m'est très désagréable.

Troisième catastrophe. — *Le plus regrettable*..... »

Ainsi finit le *Journal d'un Fantassin* de l'adjutant patrouilleur régimentaire du 5^e de ligne, Hubert Lefebvre.

Du 6 décembre 1915, jour de son départ de la maison paternelle, au 15 juin 1918, ce doux jeune homme, qui fut un soldat héroïque, a tenu le journal le plus fidèle qui soit des mille faits qui ont empli sa vie de volontaire de guerre. Tout son beau livre respire la joie, le désintéressement, l'ardeur de vivre, la vaillance dans l'action, la bravoure, l'amour de la patrie. Ses pages, toutes écrites dans un

(1) 1 vol. Office de publicité, 36, rue Neuve, Bruxelles.

style souple et clair, qui n'est pas sans maîtrise, débordent d'esprit enjoué ou d'émotion poignante.

En vérité ce livre est une belle œuvre.

Dans une éloquente préface, M. Fulgence Masson, ancien ministre de la guerre, dit avec une ardente sympathie les mérites du héros et les mérites de son livre. Combien il a eu raison! On ne peut trop insister pour qu'une pareille œuvre retiennent un peu de l'attention que tant d'autres œuvres surprennent.



Pour lire en side-car

I. — *Mise en marche.*

Elle a des yeux brillants
Comme un métal précieux!

Moralité :

La poule aux yeux d'or.

II. — *Sur la route.*

C'est inouï ce que Christophe a un long cou!

Moralité :

Christophe Col-long.

III. — *Premier arrêt.*

Le vicomte aime les chevaux à la folie.

Moralité :

Dadaïsme.

IV. — *La machine se remet en marche.*

La marée descend.

Moralité :

Vague de baisse.

V. — *Une panne de moteur.*

Le président est resté couché sur la voie...

Moralité :

Ballast-Hôtel.

VI. — *On repart.*

Quand Alex est inspiré,
Il fait des vers de douze pieds!

Moralité :

Alex en train.

VII. — *Arrivée.*

Sans un remords il avançait
Dans le chemin de la fortune.

Hélas! il ne peut « évencer »,
Thémis qui surgit, importune.

Moralité :

Avance Coupée.



"Pourquoi Pas ?" au Théâtre

Théâtre bruxellois d'autrefois

On se plaint quelquefois de ce que le nouveau public des premières, que la guerre nous a fait, public où le baron Zeep, sa « dame » et sa « demoiselle » tiennent trop de place, a quelque peine à comprendre un spectacle purement littéraire.

Le public — et la critique — du Bruxelles d'il y a soixante-dix ans, le bon Bruxelles provincial, bavard, familier et ignorant, devait, de la même façon, stupéfier le spectateur entretenant avec les lettrés quelques rapports — ne fût-ce que des rapports de courtoisie.

Nous songions à cela en feuilletant, l'autre jour, le bulletin théâtral du *Répertoire de la scène française*, qui s'éditionnait en contrebande à Bruxelles. Il s'agissait d'une représentation qui était venue donner ici Rachel, « l'illustre actrice, dont le talent a encore grandi, sublime interprète, héritière légitime du génie de Talma ».

L'appréciation du critique nous fait penser que l'attitude du public dut ahurir singulièrement la sublime interprète :

Lundi, elle a joué « Phèdre », le plus ardu de ses rôles. En effet, nous comprenons tout ce qu'il faut de puissance pour intéresser, — aujourd'hui surtout, — au sort de cette femme, dont l'agonie commence avec le premier acte : ajoutons que Phèdre récite pendant trois heures une foule de vers, dont le souvenir se lie étroitement à celui des « pensums », — c'est-à-dire, à la grammaire de Noël et Chapsal, et l'on comprendra combien l'illusion est difficile pour le spectateur : — ce raisonnement, tout futile qu'il paraisse au premier abord, nous a pourtant été fait souvent pendant le cours de cette représentation.

Ces Noël et Chapsal, tout de même!... Si Rachel avait pu s'en douter, elle aurait de préférence joué *Les Saltimbanques*.

On
nous
écrit



Non, mon cher ami, nous écrit le Dolent Macrobite, le sonnet sur « Le cataplasme » que publie le dernier « Pourquoi Pas ? » n'est pas du docteur Louis Delattre, mais bien du docteur Georges Camuset...

Delattre est assez riche pour se dépouiller de ces quatorze vers au profit de son confrère français, qui signa des vers charmants... et mourut ignoré, sauf des poètes et des bibliophiles.

Excusez-moi, mon cher ami, de m'attacher à ce petit problème et croyez à mes meilleurs souvenirs.

Le D. M.

Si nous avons attribué ce sonnet à Louis Delattre, c'est que *La Jeune Belgique* de 1891 l'a reproduit sous le nom de Delattre et en le déclarant extrait de la revue *Le Scalpel*.

???

Cher « Pourquoi Pas ? »,

A Berchem-Sainte-Agathe, à la grande stupéfaction de nombre d'habitants, on a, sur les plaques indicatrices des rues, recouvert de peinture blanche les inscriptions françaises, même autour de la maison communale!

Et cette commune fait partie du Grand-Bruxelles!! C'est un pas de plus vers l'annexion et l'unification.

???

Monsieur le Directeur,

M. Joseph Jamar, bel homme, est très flatté de l'honneur que vous lui faites en le faisant figurer dans le n° 2 de votre série des Rhododendrons. Seulement, une seule chose l'ennuie

un peu : il était lieutenant et non sergent. Une petite rectification lui ferait plaisir...

Voilà, mon lieutenant !

???

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

Le 18 courant, vous ne nous apportez aucune réponse aux intéressantes questions posées par M. le baron Kervyn de Volkaersbeke dans votre numéro du 11 courant. Les académies sont-elles donc si complètement ignorées du public ? Voici toujours une citation d'Anatole France (« Le Jardin d'Épiculture », 57^e édition, p. 150) qui fournira une indication générale à vos lecteurs: « Les vieillards tiennent beaucoup trop à leurs idées. C'est pourquoi les naturels des îles Fidji tuent leurs parents quand ils sont vieux. Ils facilitent ainsi l'évolution, tandis que nous en retardons la marche en faisant des académies. »

Un lecteur assidu.

???

Réponse à un article paru sous la rubrique « Gens de Lettres » :

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

Evidemment, évidemment, « Moi quelque part » est un titre qui peut prêter à rire. Croyez bien que je m'en doutais ; et que si je n'ai pas mis : « Dans la bruyère » ou « Etudes coloniales » ou plus simplement « A l'ombre des jeunes filles en pleurs », c'est que j'avais mes raisons.

Votre « confrère un peu rose » est d'ailleurs très gentil : il a le sourire, ce qui vaut mieux que l'éclat de rire. Et si, avant de faire de mon livre l'usage qu'il se propose, il se résignait à le lire, il serait tout à fait charmant.

Aussi l'ai-je inscrit d'office parmi les « quelques-uns » auxquels j'enverrai mon humble bouquin — à l'œil et avec le plus grand plaisir.

Voulez-vous le lui dire ?

Bien cordialement,
André Baillon.

Qu'on prétende encore que la roserie ne sert à rien !

???

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

Ne croyez-vous pas que le terme « Olympiades », dont on se sert en Belgique pour désigner les jeux olympiques, est au moins aussi impropre que le mot « zoologie » qui, à Anvers, signifie jardin zoologique ?

L'olympiade consistait en une période de quatre ans s'écoulant entre deux célébrations de jeux olympiques. Les timbres émis à l'occasion de ces jeux devraient donc s'appeler « olympiques », comme tout ce qui se rapporte à Olympie. Rappelez-vous l'aimable strophe de Lamartine :

Vois-tu dans la carrière antique,
Autour des coursiers et des chars,
Jaillir la poussière olympique
Qui les dérober à nos regards ?

D. V.

Notre Pion attiré en blémira de jalousie.



Albert Feyerick! Ce n'est pas sans émotion qu'aujourd'hui encore j'écris le nom de celui qui fut pendant de longues années, en Belgique, un mécène sportif généreux, modeste et compétent. — L'art de savoir donner n'appartient pas à tout le monde...

Le président de la Fédération belge des cercles d'escrime, enlevé prématurément à notre grande et respectueuse affection peu de temps après l'armistice, avait eu deux grandes passions dans sa vie : l'escrime et le golf!

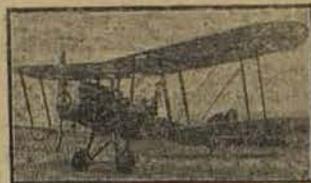
Il leur sacrifia une partie de sa fortune et le meilleur de ses loisirs.

La famille Feyerick a donc été très heureusement inspirée en voulant commémorer la mémoire de l'inoubliable « Président » par la création de « Challenges » qui portent son nom.

Ceux-ci ont été mis, pour la première fois, en compétition, dimanche dernier, et c'est sur le terrain du « Golf de Laethem-Saint-Martin », créé par Albert Feyerick, que les plus fines lames de la Fédération d'escrime ont « ferrailé » pendant une journée entière, pour fournir les gagnants des superbes trophées.

PROMENADES EN AVION

AU-DESSUS
DE BRUXELLES



S'adresser à l'aérodrome d'Evere
(Syndicat national
pour l'étude de transports aériens.)

Tram 56 ou vicinal
église Sainte-Marie-Dieghem
Téléph. : Brax. 1007

Entre deux assauts on parlait, évidemment, de « l'absent » et les anecdotes abondent à son sujet.

Resté à Gand, pendant l'occupation, Albert Feyerick rendit à la ville d'inappréciables services et fit preuve d'un courage civique admirable.

A un policier allemand qui lui disait :

« Il n'y a pas une seule de nos ordonnances que vous n'ayez violé », il répondit :

« Je ne croyais pas les connaître toutes ! Vous m'enlevez un gros poids de la conscience... »

???

Albert Feyerick avait une cave remarquable, célèbre par ses vieux bourgognes et ses portos.

Lorsque les Boches réquisitionnèrent les vins, le fondateur du « Golf les Buttes Blanches » fit enterrer dans une des buttes du parcours, une centaine de flacons de choix.

A quelque temps de là, une troupe d'infanterie vint camper à Laethem-Saint-Martin et transforma les « links » en plaine d'exercice. Des cibles ayant été installées devant les buttes, plusieurs heures par jour les soldats s'entraînèrent au tir à la mitrailleuse...

Et chaque coup de feu retentissait douloureusement dans le cœur de notre ami :



« Oh ! mon pauvre cher vieux porto, gémissait-il consterné ; pour toi, quelle triste fin ! »

Mais la vertu est toujours récompensée et il y a un Dieu pour les amateurs de bon vin ; si invraisemblable que soit l'épilogue de ce « drame » je le certifie conforme à la vérité pure : deux bouteilles, seulement, avaient trépassé dans la bagarre !

« Heureusement que ce n'étaient pas des truffes, dit Albert Feyerick, lorsque l'on déterra les précieux flacons, ces c... là les auraient inévitablement découvertes.

Camions à vapeur Clayton.
Camions à essence 2 à 5 tonnes en parfait état de marche.
S'adresser C. I. A. C., 3, rue de la Vallée, à Gand.

On s'est souvent demandé pourquoi la nature, exagérément généreuse, avait doté le plus interminable des cadets de Bastogne d'une paire de jambes telles, que le nombril de Jules vit dans un état de vertige perpétuel.

Nous pouvons aujourd'hui apporter une explication à cette conformité physique, si étrangement curieuse, que l'ossature du sympathique président de la Commission du tourisme, du Royal automobile club de Belgique sera plus tard cataloguée au musée, entre celle de l'Iguanodon de Bernissart et du Brontosaurus africain : Jules H... était né pour devenir « homme-orchestre ». Parfaitement !

Un incident fortuit a révélé à notre sportif ami ses véritables destinées : le principal artiste du « jazz band » du Palais de la Danse ayant, pour satisfaire à un petit besoin, déserté pendant quelques minutes son poste, le président déjà nommé prit sa place !

Et alors, spectacle remarquable et inouï, grâce à la longueur invraisemblable de ses bras et de ses jambes, dix instruments différents furent, par lui, instantanément « mobilisés » !...

Tout tambour que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve... Il atteignit le tambour, les castagnettes, la grosse caisse, les cymbales, la trompe d'automobile, le bugle, l'olifant, le saxophone, la crécelle, la serinette... et fut tonitruant à souhait.

Jules était « jazz band » à lui tout seul !

Et dire que longtemps encore — éternellement peut-être ! — nous aurions pu ne pas nous en douter...

Une fois de plus, bénissons le hasard, l'heureux et providentiel hasard !

Victor Boix.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
 Bruxelles

..... BANDES PLEINES JENATZY

Petite Correspondance

V. S. — Le billet que vous nous adressez est capitulin, quartier des oies.

Lecteur wagnérien. — Ce que nous avons présenté, ce sont des arguments de convenance et d'opportunité. Croyez bien que l'immense majorité les partageait : ne nous laissons pas, sous prétexte d'art, bourrer le crâne par des gens dont nous réproprons les dangereuses tendances politiques.

Rodé. — Non, M. le sénateur Lafontaine n'est pas un humoriste ; vous confondez avec Alphonse Allais.

Le Coin
 du
 Pion



De La Gazette du 5 juin, article : *En vertu du Traité de Munster.*

... Mettons le traité de Munster en poche et asseyons-nous dessus.

Voilà une opération qui réclame une anatomie toute spéciale.

???

Du Soir, du 18 juin 1920 :

POUR AOUT, on cherche chambre av. 2 lits pouvant faire cuisine, au littoral. Ecr. cond. E. G., rue Linné, Bruxelles.

Le lit-cuisine : voilà une simplification du mobilier qui dégote un peu le piano-bibliothèque et la table-sopha !

???

De Jean Airbonne, dans *L'Express* du 15 juin :

La pratique religieuse et, à moins d'être borné comme une mule, nul ne le contestera, comprend un enseignement philosophique, la face scientifique, si l'on peut dire, de la croyance, une règle morale qui doit être l'application déduite du premier et, enfin, un exercice rituel, le côté le moins noble, évidemment, et proprement, la boutique de sorcier.

Parfaitement ! On ne peut qu'encourager d'aussi saines doctrines.

???

Du Journal d'Anvers, 4 juin :

Samedi dernier, M. et Mme Aimé D... donnèrent une soirée dansante particulièrement animée. On dansa, chanta, déclama, en les salons abondamment fleuris et décorés de plantes vertes. A midi, les invités firent honneur au buffet, royalement servi.

Faut-il croire que l'on a dansé non seulement toute la nuit (ce qui arrive) mais aussi toute la matinée ? — ce qui, du temps où nous dansions, ne se produisait guère.

???

La Province, de Mons :

Depuis longtemps, le plus cher désir des deux amants était de vivre maritalement ensemble, etc...

???

On lit dans *L'Echo de la Bourse* des 18-19 juin, « Notes et Réflexions » :

Les Français ont battu les nationalistes turcs dans la région d'Héraclée.

L'endroit paraissait tout indiqué !

DÉMOBILISATION DE L'ARMÉE BELGE

VENTES PUBLIQUES

au P. T. R./LIÈGE, Champ des Manœuvres, à BRESSOUX
 le VENDREDI 25 JUIN 1920

Camions lourds, camionnettes, voitures voyageurs, châssis en ordre de marche et à réparer.

Visibles au P. T. R./Liège, les 10 et 24 juin de 9 à 12 heures. Demandez prospectus détaillés au directeur du P. T. R./Liège, Champ des Manœuvres à Bressoux, Téléphone 5102.

Les tramways LIÈGE-JUPILLE et LIÈGE-BRESSOUX (départ de la place St-Lambert) font arrêt au Champ des Manœuvres, à Bressoux.

L'INDUSTRIE

**Société anonyme de Construction et d'En reprises
à Wilsele-lez-Louvain**

**Augmentation du capital social porté de 1,000,000 à 3,000,000 de francs
par l'émission de 20,000 actions privilégiées de 100 francs nominal
à souscrire en numéraire**

La notice relative à cette émission, publiée conformément à l'article 36 des lois coordonnées sur les sociétés commerciales du 25 mai 1913, a été insérée aux annexes du « Moniteur belge » du 6 juin 1920, sous le n. 6473

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

En conformité des décisions prises par l'Assemblée générale extraordinaire du 12 avril 1920, le Conseil d'administration de la Société met en souscription 20,000 actions privilégiées, de 100 francs nominal, créées en vertu des résolutions de la dite assemblée, en vue de porter le capital social de 1,000,000 à 3,000,000 de francs.

Un droit de préférence à la souscription à 10,000 de ces actions privilégiées est accordé aux anciens actionnaires, à raison d'UNE action privilégiée pour UNE action ancienne, les 10,000 autres ont été cédées ferme.

Les 20,000 actions privilégiées participeront aux bénéfices sociaux à partir du 1^{er} septembre 1920 dans les limites fixées par l'article 31 des statuts modifiés.

**LE PRIX D'EMISSION DES ACTIONS PRIVILEGIEES
est fixé à 100 francs plus 5 francs pour frais**

Il est payable comme suit :

25 francs à la souscription du 21 au 30 juin 1920 ;
80 francs le 31 août 1920.

**La souscription sera ouverte au Comptoir du Centre, 5, Grand'Place, à Bruxelles
DU 21 AU 30 JUIN 1920**

Après la date fixée pour la clôture de la souscription, les actionnaires ne pourront plus se prévaloir de leur droit de préférence.

Les actionnaires qui voudront exercer leur droit de préférence devront déposer, à l'appui de leur souscription leurs titres anciens qui seront estampillés et restitués dans les 10 jours qui suivront la clôture de la souscription.

Tous versements non effectués aux échéances stipulées sont passibles d'intérêt à raison de 6 p. c. l'an.

L'admission des actions privilégiées à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

NOTICE

Actes constitutifs

Société anonyme constituée par acte passé devant M^e Dubost, notaire à Bruxelles, le 5 mars 1903, publié aux annexes du « Moniteur belge » du 22 mars 1903, sous le n. 1244.

Les statuts ont été modifiés par acte du 5 mars 1913, passé devant M^e Peeters, notaire à Louvain, publié aux annexes du « Moniteur belge » du 22 mars 1913, sous le n. 1757 et suivant acte passé devant M^e Alfred Ectors, notaire à Bruxelles, le 12 avril 1920 et publié aux annexes du « Moniteur belge » du 7 mai 1920, sous le n. 5638.

Objet social

Conformément à l'article 3 des statuts sociaux, la société a pour objet : la fabrication et la vente en Belgique et à l'étranger, par elle-même ou par d'autres, de tout ce qui se rapporte aux constructions métalliques et spécialement du matériel fixe et roulant pour chemins de fer et tramways, de ponts, charpentes, caissons et de tous objets pouvant

se rattacher directement ou indirectement à son activité sociale.

Elle peut, avec l'autorisation d'une assemblée générale délibérant comme dans le cas de modification des statuts, se fusionner avec d'autres sociétés ayant un but analogue au sien, s'intéresser à des affaires se rapportant à son objet, céder ou aliéner tout ou partie de ses droits et de son avoir par voie d'apport ou autrement.

Durée de la Société

La durée est fixée à trente ans à dater du 1^{er} septembre 1902.

L'assemblée générale extraordinaire du 12 avril 1920 a prorogé la durée de la Société jusqu'au 1^{er} septembre 1949.

Capital social

Le capital social est actuellement de 1,000,000 de francs représenté par dix mille actions de 100 francs.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : MM. Fernand SENGIER, administrateur-délégué des Laminaires et Boulonneries du Ruau, à Charleroi.
Administrateur : Eugène de BUYL, avocat à la Cour d'appel, 31, rue Blanche, à Bruxelles ;
Ernest FELSENHART, avocat, 2, rue Archimède, à Bruxelles ;
Fernand MOREL de WESTGAVER, industriel à Marchienne-au-Pont ;
Gustave PROTIN, industriel à Morlanwelz.
Administrateur-délégué : Alfred VEILLET, industriel à Forest.

COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Alex. FELSENHART, propriétaire, 221, rue de la Loi, à Bruxelles ;
Georges GHION, directeur de banque, 16, rue Ernest Allard, à Bruxelles ;
Gaston BITTWEBER, 89, chaussée de Charleroi, à Bruxelles.

LE CONCOURS DE *POURQUOI PAS?*

Quel est le plus bel homme de Belgique ?

Nous publions chaque semaine le portrait d'un bel homme de Belgique avec, si possible, quelques indications manuscrites sur ses apparences. Nos lecteurs verront, jugeront, voteront. Ils éliront le plus beau en conscience et selon leur goût. Ils pourront éventuellement désigner pour le concours quelques sujets choisis et découverts par eux.

Un concours final attribuera une prime à celui de nos lecteurs qui aura désigné le plus exactement possible le nombre de votes obtenus par le lauréat :

UN PAQUET DE CIGARETTES d'une valeur réelle de fr. 1.25

Devise :

Ohé! ohé!
les rigolos!

(G. VAN ZYPE :
Le Gouffre)



M. Gustave VAN ZYPE

Références :

Grammadoch,
Ibsen,
Alphonse Allais,
Claire Fantin,
Lacordaire,
L'Indépendance
belge

QUELQUES REMARQUES AUX ÉLECTEURS ET ÉLECTRICES

Le prince des auteurs dramatiques belges.

Auteur grave. Auteur triste. Mais homme heureux. Homme joyeux. Homme, à ses heures, hilare. Hilare d'un rire spécial. Non pas le rire diminuant du spectateur de vaudeville qui vous donne une si écœurante idée de la dignité humaine; non pas le rire hoquetant de la courtisane que le champagne désorbite en la dégradant, ou de la fille de joie, poule de luxe, dont le gloussement est comme un blasphème; non pas le fou rire qui vous tord les entrailles et vous convulse maladivement la face; non pas le rire épais du cocher de place, gorgé jusqu'aux sabords d'un pinard tumultueux; non pas le rire satanique de Lucrèce Borgia: « Messieurs, vous êtes tous empoisonnés! »; non pas le rire déplacé, et large d'un pied carré, du déplorable invité qui se roule parce que Madame la marquise, née Joséphine Trullemans, a marché dans la crotte avant de faire son entrée dans le salon; non pas le rire sournois du collégien qui, sous la table, au cours du repas familial, pince éperdument les cuisses recommandables de sa jolte cousine — non: c'est un rire sain, le rire de la joie de vivre, un rire de tout repos, un rire de père de famille, recommandé par les hygiénistes, un rire, émis au pair à 5 %/o, avec garantie de l'Etat: c'est le rire de la reconstitution nationale!

Que nos lectrices ne s'effraient ni de la gravité de la face pâle, ni du pli, un rien amer, de la bouche, ni de la quantité de méditation accumulée sous l'arcade sourcilière; qu'ils jugent uniquement du point de vue de la callisthénie: l'art pour l'art, la beauté pour la beauté! — M. Gustave Van Zype figure sous le n° 2 de la série des Rhododendrons.